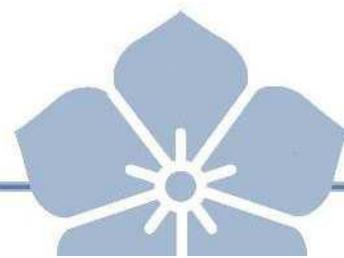


L'écho du haïbun

V 01 – Juin 2024

Un monde flottant





L'écho du haïbun

V 01 – Juin 2024



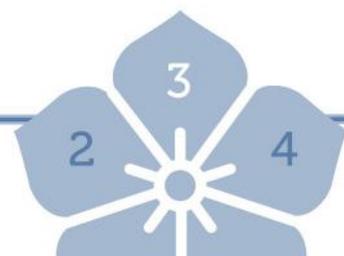
Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*

Sélection haïbun

Thème : Un monde flottant

- Au bord de la Seine, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 07
- Un secret partagé, *Régine Bobée* p. 10
- Dialogue avec mon frère, *Françoise Bourmaud* p. 12
- Champ de blé sous des nuages d'orage, *Chantal Couliou* p. 14
- Ciel buvard, *Danièle Duteil* p. 15
- Journée d'écriture, *Monique Merabet* p. 16
- Sables mouvants, *Maï Ewen* p. 18
- Le musée flottant, *Germain Rehlinger* p. 20



L'écho du haïbun

Haïbun lié

- Ligne de flottaison, haïbun lié de *Chantal Couliou, Régine Bobée, Choupie Moysan* p. 22

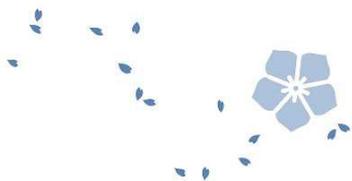
Thème libre

- Soir de pleine lune, *Chantal Couliou* p. 25

Coin lecture, par *Danièle Duteil*

Retraits, de *Jean Antonini* p. 27

Appel à haïbun p. 30



Responsable de publication : *Danièle Duteil*

Crédit photos :

Danièle Duteil : pp. 1, 2, 3, 6, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 24, 31

Gérard Dumon : pp. 26, 35





*évanescence
les grues blanches gommées
par les nuages¹*

Phan Chanh Thi

Suite à la dissolution de l'AFAH, j'ai remplacé le journal *L'écho de l'étroit chemin* par une autre publication en ligne, *L'écho du haïbun*, qui s'inspire largement de son aînée. Je ne sais pas où cette nouvelle aventure me mènera, peu importe, mais j'ai opté pour une numérotation particulière. Ainsi, dans le coin inférieur des pages, apparaît la notation V 01, soit le volume 1 de cette nouvelle parution prête à s'étoffer des contributions de ceux et celles qui se sentiront inspirés.

Le thème qui l'inaugure est « Un monde flottant ». En effet, au Japon, s'est développé à l'ère Edo (1603-1868) un mouvement artistique nommé *ukiyo-e* (浮世絵) signifiant « l'image d'un monde flottant ». L'expression fait allusion à l'impermanence de ce monde et au caractère fugace de toute chose. On sait combien ce mouvement a influencé, à la fin du XIXe siècle, la peinture européenne, en particulier celle des impressionnistes.

Quand on découvre le Japon, surtout lorsque les paysages sont nimbés de brume, c'est-à-dire pendant une bonne partie de l'année, on ne se demande plus pourquoi est si prégnante là-bas cette impression d'évoluer dans un univers fluctuant, toujours sur le point de se dérober aux sens. Il est donc logique de retrouver ces ambiances dans différentes formes d'art, dont l'écriture est une illustration. À ce propos, je recommande la lecture de trois excellents ouvrages de Corinne Atlan : *Petit éloge des brumes*, Folio Gallimard, 2018 ; *Un automne à Kyôto*, Albin Michel, 2018 et *Le pont flottant des rêves*, La Contre Allée, 2022.

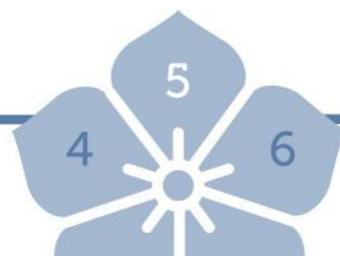
Dans les pages qui suivent, une dizaine de haïjins se sont saisis du thème suggéré. L'eau est très présente bien sûr, fleuve ou milieu marin, mais il est aussi question des transformations – le plus souvent inquiétantes – de notre planète, ou encore de la mort, inscrite dans la mouvance naturelle.

Un haïbun lié, rédigé par trois autrices, et un haïbun libre complètent ce numéro. Pour finir, la rubrique intitulée « Coin lecture » commente un recueil de haïbuns qui s'accorde à sa manière au thème principal. À découvrir.

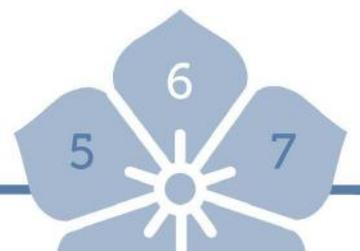
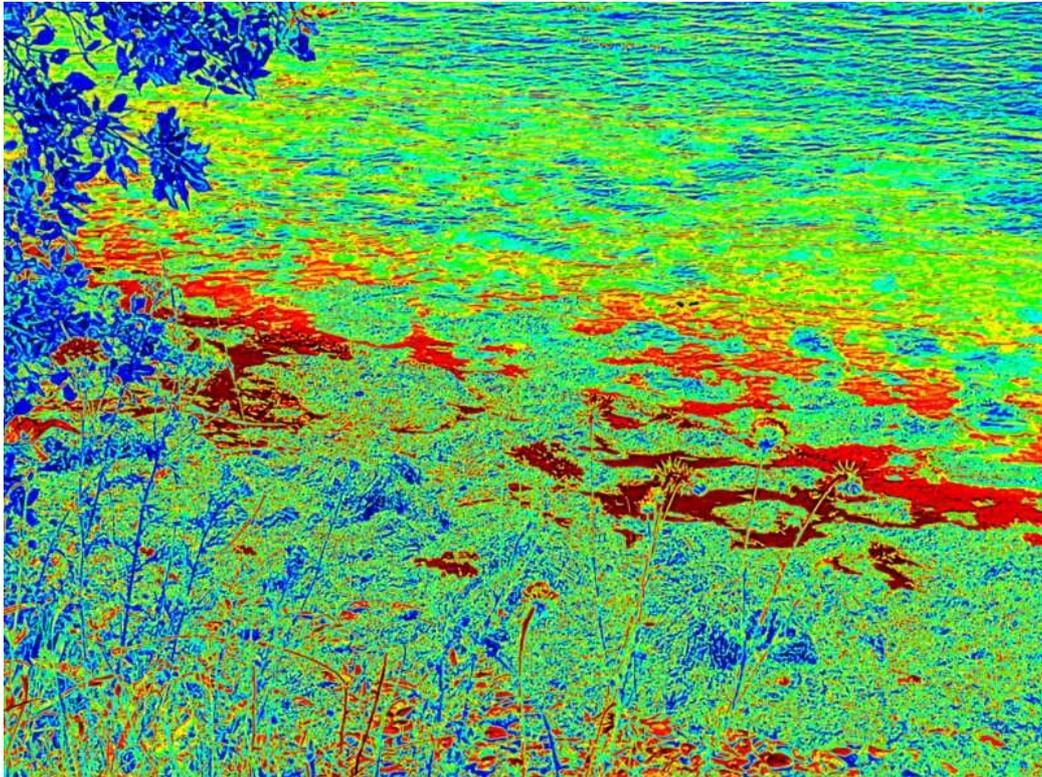
Bonne lecture.

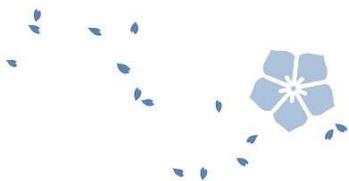
Danièle Duteil

1. Phan Chanh Thi : *Poèmes de nuit*. Éditions Pippa, juin 2024.



L'écho du haïbun





Un monde flottant – juin 2024



Au bord de la Seine

Entre ciel et mer
une éternité d'ennui
terre ! terre, enfin...

Je n'ai jamais rêvé de croisière, d'abord parce que la mer, imprévisible, me fait peur. Tempêtes soudaines, vagues immenses, risque de chute en eau froide, noire. D'ailleurs, je ne sais pas nager. De plus, sur ces énormes paquebots, quel confinement ! L'on multiplie les distractions, mais il s'agit d'une cage dorée, d'une prison quatre étoiles sans issue de secours.

Durant mon enfance, j'habitais en Seine maritime et regardais flotter les péniches lentes et lourdes sur le fleuve tranquille descendant vers la capitale de la France. Elles remontaient à vide, plus rapides, vers l'estuaire peuplé d'oiseaux migrateurs. J'enviais les mariniers dans leur minuscule demeure lavée de frais, les vitres ornées de rideaux de dentelle blanche. Ah ! vivre ainsi, voyager sans cesse sur une eau lisse, calme, douce, voir le paysage changer tout le temps, falaises de silex et de craie, forêts de feuillus longées par des chemins de halage, paisibles abbayes, bourgs prospères, châteaux en ruine, passage du bac à la Bouille, restaurants cossus sur les rives, rares voiliers ; du port du Havre aux ponts de Rouen, la ville hérissée de clochers dont les pointes fines transpercent les nuages ou les fumées comme autant d'aiguilles trouant l'air saturé d'humidité. Les charbons elbeuviens contrastaient avec le bucolique séjour de Victor Hugo à Villequier, lieu de villégiature endeuillé pour le poète qui vit périr sa fille, noyée dans les eaux sombres de la Seine.

La pluie et les larmes
Le fleuve source de peine
près du saule pleureur

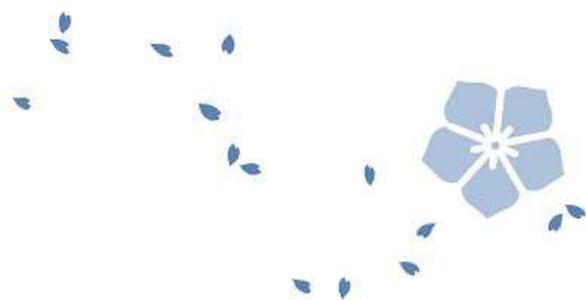


L'écho du haïbun

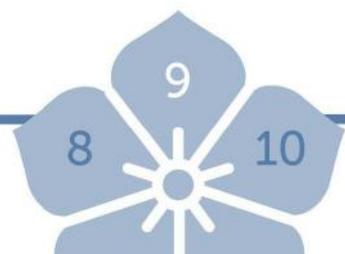
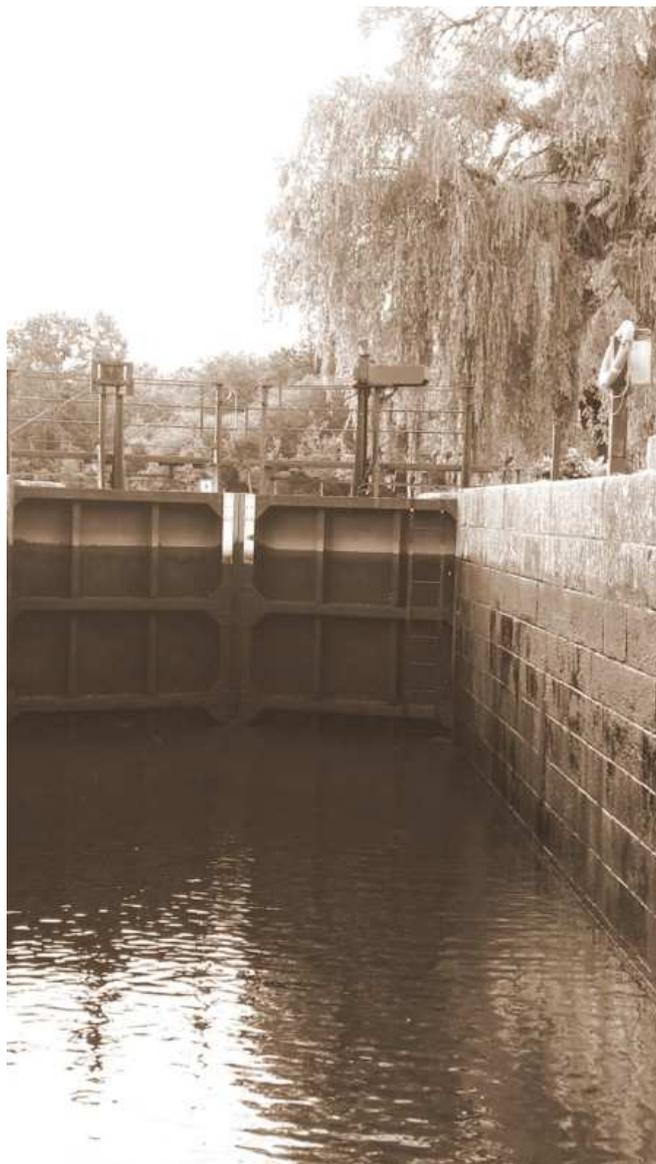
À proximité de Vernon, dans l'Eure, des îles vertes où s'enchevêtrent les arbres et les roseaux fleurent bon la campagne, avant que les cheminées d'usine ne prennent d'assaut les abords de la Seine enveloppée de brouillard. À l'approche de Paris, le tissu citadin se densifie, les industries polluent l'atmosphère et les sols. À l'arrivée, les péniches se reposent, et certaines ne quittent plus les quais. Des artistes y ont vécu, bercés par l'éternel clapotis de la Seine : Michel Simon, Anaïs Nin ont élu domicile sur « la Belle Aurore » autrefois, menant sans bouger une vie flottante au sein de la Ville Lumière, avant que la guerre mondiale ne plonge Paris dans une obscurité prolongée.

Reflets sur l'eau vive
le rêve remonte le cours
d'un passé lointain...

Marie-Noëlle HOPITAL



du





Un secret partagé

Large, profond, bordé de hêtres centenaires, tu m'avais accueillie, caressée dans un frémissement de feuilles mortes. C'était l'automne. J'avais aimé la fraîcheur de ton eau après les brûlures des chalumeaux, ton calme au petit matin avec la brume flottant jusqu'à l'habitable. Impressionnée par le feulement des larges portes d'acier de tes écluses, à l'abri dans le sas où j'entrais de justesse, ballottée par la chute de tes eaux qui me faisaient monter ou descendre en dépit de mon énorme masse, je retrouvais ensuite ton tendre chemin.

J'avais aimé ton eau au ras de mon plat-bord quand j'étais chargée de tonnes de sable et que tu acceptais encore de me porter. Et tous ces jours d'hiver breton si doux ; ici, pas de glace pour vous enserrer et vous condamner à l'immobilité dans un silence complet jusqu'à l'arrivée du brise-glace.

Yellow Submarine
toute la place en cœur
danse sous la pluie

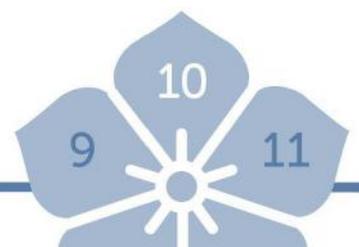
Te souviens-tu de ce marinier qui m'avait fait transporter de ma Hollande natale ? Un gars d'ici, adroit, costaud, dur à la tâche. Il avait navigué sur ces énormes péniches, sur les canaux du Nord, en Belgique, en Allemagne, dans les pays de l'Est, sur le Rhin, de la Baltique à la mer du Nord. Pour son retour au pays, il m'avait choisie pour mon gabarit mieux adapté à la rivière canalisée.

J'avais tout de suite détesté le minuscule roquet qui l'accompagnait, pissait dans ton eau, troublait notre tranquillité, aboyait sur la belle écluse qui, un jour, était montée à bord et n'en était plus redescendue. Elle était devenue la Patronne et gérait l'affaire au mieux. Le fret ne manquait jamais.

Seul sur son canot
dans une main la barre
une bière dans l'autre

Te souviens-tu de l'hiver où tout a basculé ? De leurs absences répétées, elle soi-disant occupée aux démarches administratives ou bancaires, lui désœuvré, le pas incertain, qui avait repris le chemin des bistrotts. De sa chute dans tes eaux glacées, où il s'était débattu entre mes tôles et les palplanches de tes berges, avant de couler, t'en souviens-tu ?

Elle n'avait signalé sa disparition que le lendemain. On avait retrouvé son corps flottant sur tes eaux sombres. Le constat avait été sans appel. Quelle histoire !



L'écho du haïbun

De mémoire de péniche, jamais je n'avais vu un tel remue-ménage.

Cris à l'écluse
pénichettes en travers
les chauffards !

À propos de ménage, te souviens-tu qu'elle avait la veille enduit la planche qui sert de passerelle d'une épaisse couche de savon noir, pour la « détremper », en oubliant de la retourner pour la nuit ? Et qu'elle l'avait soigneusement récurée sur l'envers et sur l'endroit le lendemain matin, avant d'appeler les gendarmes, t'en souviens-tu ? Nous resterons toi et moi témoins muets, à jamais.

Aujourd'hui à la retraite, je me laisse bercer doucement au fil de ton eau verdâtre et douce, oubliée sur un quai avec d'autres consœurs.

Amarrée au halage
Dixie, jolie barge
l'heure de la sieste

Régine BOBÉE





Dialogue avec mon frère

matin brumeux
en regardant de plus près
perce un rayon de lumière

La lumière me guide vers cet endroit où je sais rencontrer mes morts. Non, ne me dites pas que tout cela est morbide !

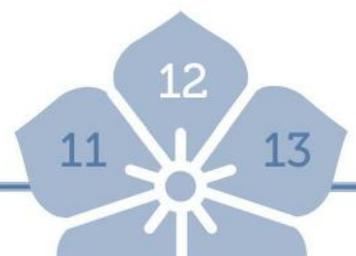
La mort m'apprend la Vie : c'est parce que je vais mourir que la Vie est précieuse, chaque instant vécu comme s'il était le dernier m'apporte la joie.

Dans cette joie d'Être vivant, l'autre se sent comme aimanté, et par là même véhicule à son tour cet hymne à la Vie, respectueux d'autrui et du monde dans lequel nous évoluons.

Dans cet espace où flottent leurs âmes, je les sens.

rien ni personne
ne m'empêchera
de te parler

Françoise BOURMAUD



L'écho du haïbun





Champ de blé sous des nuages d'orage

Au musée d'Orsay, magnétisée par *Champ de blé sous des nuages d'orage*, je n'ai d'yeux que pour le bleu profond de ce tableau. Un bleu lumineux qui m'attire irrésistiblement dans le paysage. Mon regard se porte spontanément vers la droite de la toile, file bien au-delà de l'horizon. J'abandonne la douceur des jaunes-verts des champs pour m'en aller au-delà de l'œuvre. Fuir ce ciel plombé. Hypnotisée par ces jeux de couleurs, je n'arrive pas à quitter la toile du regard.

averse d'orage
entre les gouttes de pluie
le bleu de tes yeux

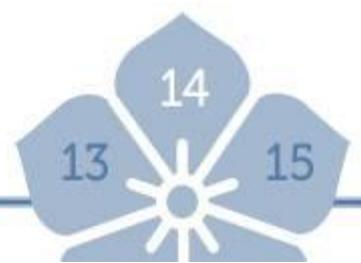
Les traits de pinceau du peintre ont un pouvoir magique. Ils m'ancrent à la toile aussi sûrement que l'ancre d'un bateau à son corps-mort. Sans parole. Sans geste. Juste là. Immobile à ce moment du jour à contempler ce champ de blé. Un moment de pure grâce.

le champ de blé
poinçonné de rouge
coquelicots

La foule se presse autour de moi. Au pas de course, smartphones brandis. Les visiteurs découvrent l'expo à travers un filtre. À peine le temps de prendre un cliché et puis s'en vont. Je ne bouge pas jusqu'à ce que la sonnerie annonçant l'heure de fermeture se fasse entendre. Lentement je déplie mon regard et quitte ce monde flottant pour lequel j'avais appareillé. Retrouver l'ambiance feutrée du musée m'est douloureux. Je suis arrachée, extirpée du paysage.

Est-ce le format du tableau qui rend ce champ de blé avant l'orage si puissant, si présent ? Sa taille étire la vue sur les côtés et élargit l'horizon. Ce ciel troublé happe le regard et ne vous lâche plus.

Chantal COULIOU





Ciel buvard

Des mois de pluie, de grêle et de vent ont malmené les chemins creux et rendu rares les escapades en pleine nature. Enfin ce matin une accalmie. La lumière d'avril éclaire par transparence les feuilles de lierre accrochées aux troncs des pins, l'herbe scintille.

Le sentier, redessiné en fin d'hiver, borde maintenant la Ria d'Étel sur onze kilomètres, dévoilant à chaque lacet d'étranges langues de terre à moitié englouties par les eaux.

Les cygnes, là-bas ! Toujours plus nombreux à se pavaner entre les îlots hérissés d'ajoncs. C'est étrange... Depuis la pandémie, ils semblent s'être établis-là à l'année. Les mâles passent pour partager difficilement les espaces conquis... Ils deviendraient volontiers agressifs vis-à-vis des autres espèces volatiles, ou encore des humains.

Insensiblement, le lieu-dit « Le Moulin des Oies » est devenu « Le Moulin des Cygnes ».

sur les eaux lisses
s'écoulent les heures
ciel buvard

Danièle DUTEIL





Journée d'écriture

Un monde flottant
Au-dessus de mon café
Impressions du jour

Petit-déjeuner en Réverie. Peut-être l'écho d'un songe oublié, retourné à l'inconscient, cailloux oniriques que le sommeil a lissés, caressés, puis semés en piste pour Petit Poucet recherchant sa maison. Ne sommes-nous pas éternellement en quête de cet Éden, autrefois promis et qui s'est évanoui ?

Souffler sur le breuvage trop chaud fait naître paysages et arbres, cosmos de nébuleuses ou ces visages disparus... est-ce ma mère peut-être, qu'il me faut reconnaître ?

Parfois une danseuse, silhouette aux contours flous, d'une robe, d'une flamme, qui s'évapore comme ce génie issu d'une fabuleuse lampe.

Apparitions, fantômes, qu'on n'a ni le temps, ni l'envie de retenir, de regretter.

Les muses du matin sont protéiformes, tantôt nuages, tantôt images, écume d'une tasse de moka, ou le cœur d'une fleur.

Crocus fond d'écran
Un parfum semble émaner
De ses replis mauves

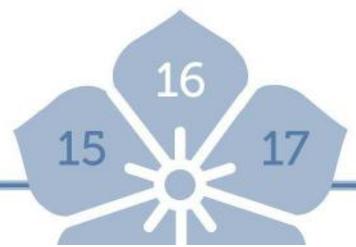
Et les pensées qui viennent à la suite sont volatiles, oiseaux imaginaires aux ailes déployées sur un ciel d'organdi parme.

La lumière toujours au rendez-vous. Le son aussi, d'un pépiement synchronisé que je m'efforce en vain de répéter, de transcrire : Oké, oké, oké... Uit, uit, uit... rrou, rrou, rrou... ou l'indicible mélodie d'une espèce que l'on ne reconnaît pas.

Rossignol ou merle ?
Au bleu d'un ciel de printemps
Notes suspendues

Passé le temps et son infinité de silences, d'instantanés qui s'égrènent, s'éparpillent, se perdent. Peu à peu, le soleil s'installe sous la véranda. Un peu plus loin chaque matin, alors que les jours raccourcissent : balancier austral des saisons.

Oublier la pesanteur des soucis, des travaux, des tâches ménagères à venir, qu'on laisse en suspens, douce procrastination.



Ne rien faire, n'est-ce pas ce qui est le plus bénéfique aux humains ? Ne rien déranger des bouquets composés par les éléments, chemins anarchiques des surgeons du francisea, broderies des feuilles du liseron dont on ne voit jamais les nocturnes ouvrières : elles se sont terrées, rendues invisibles aux yeux de chair.

Fouillis de feuillages
Le discret frétillement
D'un petit lézard

Vert sur vert, on le distingue à peine du décor, sinon par l'éclair de son glissement sur la tige lorsqu'il rencontre un rai de soleil.

Monde aérien auquel se laisser prendre ; y plonger avec délice, loin des bruits de guerres et de batailles, des drames humains que la nature indifférente — et jamais je ne pleure et jamais je ne ris — rend supportable à ceux qui n'y sont pas soumis.

Goulées d'air salvatrices pour nos cœurs opprésés par tant d'horreurs.

Aux rivages de l'île flottante éphémère, je m'endormirai ; pour une nuit, une seconde, me recomposer un monde-bulles, une atmosphère éthérée comme celle qui s'installe au jardin, au crépuscule. Lorsque les parfums se cristallisent en rubans vaporeux qui font le tour de la maison.

Les belles de nuit
Vers la lune s'élève
L'encens du voisin

Heures dédiées aux dieux et déesses, à la prière, à la méditation. Un tohu-bohu sacré ... et mon âme frémit aux promesses d'une nouvelle création. Nora in jour i apèl domin, dit-on en créole, lendemain qui sera meilleur.

Quant aux mots mis au secret des pages, demain auront-ils disparus ? Chemins évanescents de la poésie.

Monique MERABET





Sables mouvants

à toute berzingue
vers le lieu d'exécution
klik klik du brancard

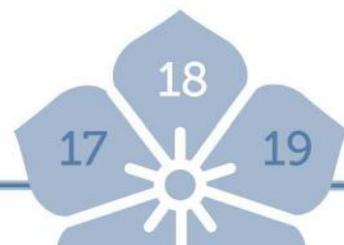
Le plafond des couloirs me tombe dessus en étoiles filantes bleues. Avant de me déposer – mission achevée – s'ouvre entre le brancardier et moi le débat sur qui de nous deux serait le plus breton ; je n'en saurai rien. Je distingue dans le brouillard de la salle des fantômes bleus qui s'activent. Une infirmière nommée Jessika et dont le joli sourire mange tout le visage, me dit qu'elle va m'accompagner jusqu'à la fin. La fin ? Ah ? Elle me tiendra la main. « Et vous me caresserez le front ? » Chose promise – mais je n'en saurai rien.

Trop tôt pour la piqûre... l'anesthésiste me propose un voyage relaxant. Dans un magma de yaourt plâtreux, jouent au houla-hoop des cercles qui n'ont rien de celtiques. Un triskell parfois s'insinue. Je m'entends vaguement dire mon nom, ma date de naissance, m'enfin ! c'est une confession ? Je divague sur un poème d'Anjela « me n'em eus morse redet war-lerc'h arc'hant nag aour... »¹ Le temps de dire au gentil anesthésiste « c'est quand même angoissant votre film », direction une autre salle, la... BONNE ! S'il y a eu piqûre, je ne sais pas, le plafond s'écroule et devient cloison.

voix d'outre-mur
ombres virevoltantes
vomir ?

Où suis-je se demande l'héroïne ? Il fait nuit. On distingue à peine des ombres noires, immobiles. Des spectres ? Mais je suis couchée sur un lit, au chaud. J'essaie de voir, à la fenêtre au loin, une pâle lueur de jour. Une porte s'ouvre, des voix désincarnées chuchotent. Mais oui, je suis là, c'est moi, je sais que je suis là dans mon lit, dans ma chambre, chez moi. J'ai des nausées mais je ne vais pas vomir dans mon lit ! Ca tangué de bâbord à tribord. Au loin, une porte s'ouvre, c'est Annie qui vient faire le ménage. Mon mari n'est pas près de moi, il est allé dormir en haut, dans la chambre de notre fils. Je l'appelle deux fois. Pas de réponse. Tout flotte, les sables mouvants veulent m'entraîner où je ne veux pas aller... Enfin, deux visages se penchent vers moi, me parlent et je ne comprends pas... Dans un doux semi-réveil apaisé, je me chuchote que l'hôpital fait bien les choses en me transportant jusqu'à ma maison et en mettant deux infirmières à ma disposition.

1. *moi, je n'ai jamais couru après l'argent ni l'or* : Anjela Duval



L'écho du haïbun

Lueur au sommet de la vitre. Le design de Naval Group. La porte libère l'odeur du café.

Les sables mouvants se sont enlisés et s'enfoncent peu à peu sous mon lit dans un magma laiteux de cercles concentriques.

du toit de l'hôpital
un pigeon énervé surveille
allées et venues

MAI EWEN, 27.05.2024





Le musée flottant

On entrait dans un monde de brumes. Des canons à neige, des brumisateurs dispersaient des flocons ou de l'eau, de façon plus ou moins diffuse. Comme dans ces boules souvenir qu'on retournait enfant pour faire de la neige. Un acteur exhalait de la fumée à votre visage. Des gouttelettes se redéposaient sur les murs, les plafonds, formant des structures évanescentes. On avait l'impression d'avancer dans l'irréel, en apesanteur, sans repères, sans entrevoir de clarté. C'était l'état de notre civilisation, coincée entre crise climatique et perte de la biodiversité, à l'avenir hypothétique. « Le monde est devenu flottant. Il faudra l'assumer ». On sortait de l'installation par une reconstitution de la Grande Vague de Kanagawa de Hokusai, se demandant si elle nous emporterait.

Réchauffement
aux dieux laisser
les sommets dangereux

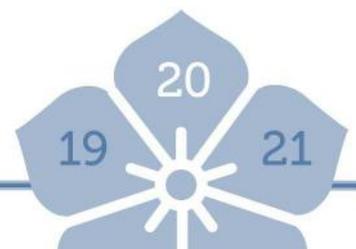
La salle suivante proposait de curieuses montagnes, générées par une imprimante 3D, sans doute gérée par une intelligence artificielle. Elles traduisaient les enregistrements des ondes cervicales pendant les rêves. Le songe, seul capable de féconder nos utopies et les solutions pour l'avenir. Avec le développement numérique, toutes nos données, nos informations sont de plus en plus virtuelles et falsifiables ; la vérité « dérive comme une calebasse sur la rivière ».¹

Dans des verrines des détritrus de souche, des champignons variés, des mousses, des bactéries, des nutriments qu'on laissait évoluer sur plusieurs années. Des végétations improbables se développaient, déclinaient, déviaient vers des avenir aussi instables et imprévisibles que le nôtre. Le mycélium quitterait peut-être un récipient pour migrer vers un autre et sauver son écosystème.

Vieil abreuvoir
il n'y aura plus de rouge-gorge
pour s'y baigner

Puis une série de photos des gorilles des nuages – les amis de Jane Goodall – prises dans les forêts africaines. Ils sont bien sûr le symbole des espèces menacées de disparition. Sur l'une des images, un gorille, vu de dos au bord de l'abîme, contemple les pics embrumés, l'air de s'interroger sur l'avenir et l'impermanence de toutes choses.

1. Asai Ryôï, : *Les contes du monde flottant*.



Une artiste avait peint de grands soleils partiellement flous, certains avec des transparences d'orange, d'autres en noir et blanc, ou encore avec des dégradés de gris. Et tous ces soleils semblaient écraser nos certitudes. Éternité de l'or qui ne s'oxyde jamais.

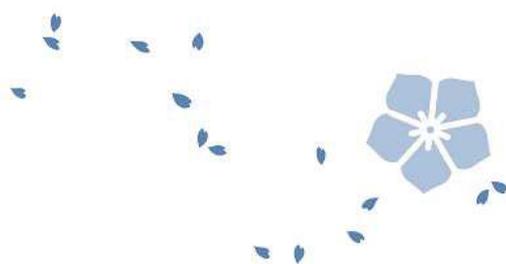
Traces dans la roche
un glacier là
il y a peu encore

Une autre utilisait des photos de banquise et les icebergs erraient sous des ciels menaçants. Peu à peu la mémoire des strates climatiques disparaît avec la fonte. De quelle hauteur l'eau des mers va-t-elle monter ? Nous ne voulons pas voir les impacts. Bientôt la calotte terrestre sera à nu ; les prospecteurs miniers sont déjà sur les rangs. Le monde flottant n'est plus celui illusoire de l'*ukiyo-e* mais il est bien réel ; il a pris des formes qu'on n'attendait pas.

Quelle est, demandez-vous,
l'ultime vérité ?
Chant de pêcheur,
dans les roseaux, qui s'éloigne...²

Germain REHLINGER

2. Wang Wei.



Haïbun lié



Ligne de flottaison

Les vagues vont et viennent sur la plage, le jour, la nuit. Elles effacent toute trace de passage. Ta mémoire ressemble de plus en plus à ce sable léché quotidiennement par le flux et le reflux de l'océan. Tout se mélange, les jours, les nuits, le passé, le présent, les visages de plus en plus flous. Le temps se perd dans les méandres de ton esprit pour laisser la place à un silence blanc.

le chahut des mouettes
et le silence de ma mère
un jour étrange

Chantal COULIOU

Deux univers partagent les journées d'Iris.

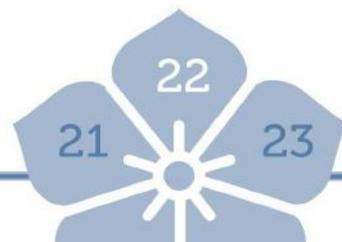
Un qui pourrait ressembler à une volière remplie de jolies mécaniques, qui se veulent oiseaux ou arlequins chantant des aubades, ou bien marquises poudrées tournant sur un air de valse. Monde précieux, où elle-même se rend compte qu'elle n'est qu'un automate aussi !

sons aigrelets
précieux divertissements
caste privilégiée

Quant à l'autre... Une fois la boutique fermée, Iris se rend à son domicile et s'enferme dans une chambre au ras du bitume. Tanière traversée de bruits confus, de sourds grondements du métro, d'odeurs, de chuintements des voitures par temps de pluie.

sur le trottoir
vue à hauteur des mollets
les talons claquent

Des chiens mâles pissent sur les barreaux du soupirail, se reniflant les uns les autres par odeurs interposées, revendiquant leur monde dans une arrogance à tous les vents



flottaison
de mondes parallèles
au secours ! je me noie

Choupie MOYSAN

La mer sombre, agitée, submerge les deux tiers du tableau. Le ciel, vide d'oiseaux, mais lourd de nuages noirs, annonce l'orage imminent. Malmenée entre les deux, une embarcation, faite de quelques planches disjointes, d'un mât de fortune et d'un lambeau de toile pour voile, emporte dix-huit corps. Cinq déjà morts ou exténués ; les treize autres désespérément tendus vers l'horizon liquide, où croise un navire ignorant de leur sort.

espoir désespoir
précarité totale
tout peut basculer

L'œuvre la plus admirée du Louvre semblerait altérée. Serait-ce dû aux matériaux utilisés par l'artiste ? Ou aux changements climatiques et à la pollution ? Les hypothèses avancées fluctuent au gré des années et des avancées technologiques. Mais *Le Radeau de la Méduse* continue à fasciner aujourd'hui, autant qu'il pétrifie d'effroi. Car le drame qui se déroule sous nos yeux impuissants illustre la violence naturelle de la vie, sans doute, mais surimpose les images mille fois vues de migrants qui, chaque semaine, s'embarquent dans des rafiots de fortune et se noient par centaines dans cette belle Méditerranée qui attire tant de touristes. Funeste métaphore d'une époque moderne ballottée entre les tempêtes partisans qui, trop souvent, font oublier les naufrages de l'humanité.

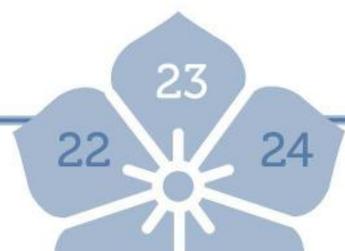
Nombre d'artistes ont traduit sous différentes formes d'art le thème des flux migratoires, tel Bansky parodiant le Géricault, qui rend hommage aux migrants du Channel.

mouvance humaine
l'humour et la poésie
peuvent-ils dénoncer ?

Régine BÉBER

Le brouillard a déposé son voile grisâtre au-dessus du grand bleu et les cris des oiseaux de mer résonnent encore plus fort dans ce flou. Tout semble figé, la mémoire en capilotade. Les souvenirs d'Iris engloutis, *Le Radeau de La Méduse* en perdition. Plus rien ne bouge, si ce n'est le jeu des vagues qui se poursuit sans relâche. L'instant présent prend toute sa place.

Chantal COULIOU



L'écho du haïbun





Thème libre



Soir de pleine lune

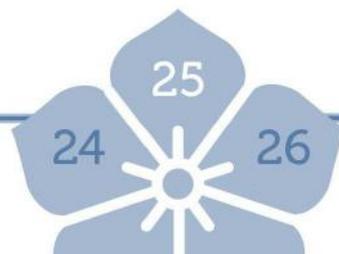
Les soirs de pleine lune, il semble qu'un certain nombre de choses se dérègle. La trop vive clarté de la lune réveille nos ardeurs. Il paraît aussi que les potagers ne sortent pas indemnes de ces claires soirées. Des victimes collatérales ?

Ces soirs- là, les voleurs de grand chemin sont en surchauffe et n'hésitent pas à franchir des barrières que l'on pense pourtant infranchissables. Dopés à la lumière, ils se transforment en vaillants prédateurs, ne doutant de rien, ne reculant devant aucun obstacle.

Quant à moi, ces nuits-là, je reste en état de vigilance aiguë. À me tourner et retourner dans mon lit. En vain. Je me repasse la journée en boucle. J'imagine toutes sortes de scénarios tous plus improbables les uns que les autres mais persistants.

au petit matin
la corde à linge vide
envolées mes culottes

Chantal COULIOU



L'écho du haïbun



Coin lecture

Retraits

De *Jean Antonini*

Par **Danièle Duteil**



Le présent recueil, issu de carnets d'écriture, comporte une soixantaine de haïbuns brefs écrits entre 2007 et 2013. Ceux-ci n'apparaissent pas forcément dans un ordre chronologique, s'insérant plutôt par associations d'idées ou de thèmes, voire de tranches de vie, pensées, citations juxtaposées selon l'opportunité au moment de l'assemblage.

« La prose évoque un temps qui se déroule, le haïku, un temps arrêté », déclare Jean Antonini dans son avant-propos. Marier les deux genres sous la forme de haïbuns, libère un sens inconnu, tout comme jouer avec les ruptures diverses, acrobaties poussées ici à l'extrême.

L'écriture fragmentaire déstabilise et malmène le lecteur. Elle ne cesse d'établir des rapprochements, sans ériger de ponts ni dresser de barrières de sécurité, entre des moments, des situations, des considérations qui non seulement ne possèdent aucune lisière commune mais qu'une fracture semble vouloir éloigner.

de ma ma ma tasse
que j'ai cassé en cinq morceaux
comment faire un haïku ?

Pour l'auteur, écrire, c'est « désécrire », savoir aussi bousculer la pensée rationnelle, se déconstruire en quelque sorte, et le monde avec soi. Il ne s'agit pas de retranscrire un discours connu, réfléchi et préalablement organisé, mais plutôt d'accueillir le surgissement inopiné de scènes qui s'entrechoquent, et de les raccorder de manière insolite. Une manœuvre qui déroute et réoriente les attendus. Ainsi en allait-il de la démarche surréaliste qui se plaisait à transgresser les codes pour explorer des territoires situés au-delà du réel et aborder aux rives de l'indicible.



L'écho du haïbun

Haïbun 9

« ...comme si rien de mal ne s'était jamais produit nulle part » (en contemplant des petits villages de montagne)

W. G. Sebald, *Les émigrants*

« Il faut trouver une parole qui garde le silence.

J. Derrida

ciel bleu ça ? non
un rectangle de papier
pour faire un cadeau

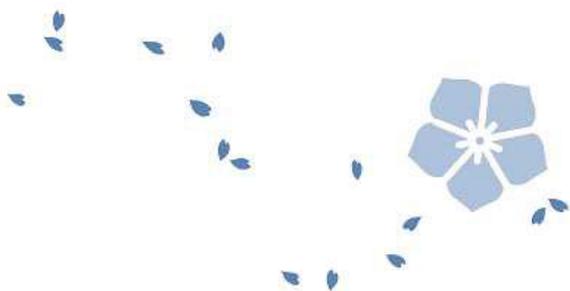
Les photographies de Didier Lemarchand rejoignent dans leur principe le procédé d'écriture. Jean Antonini explique :

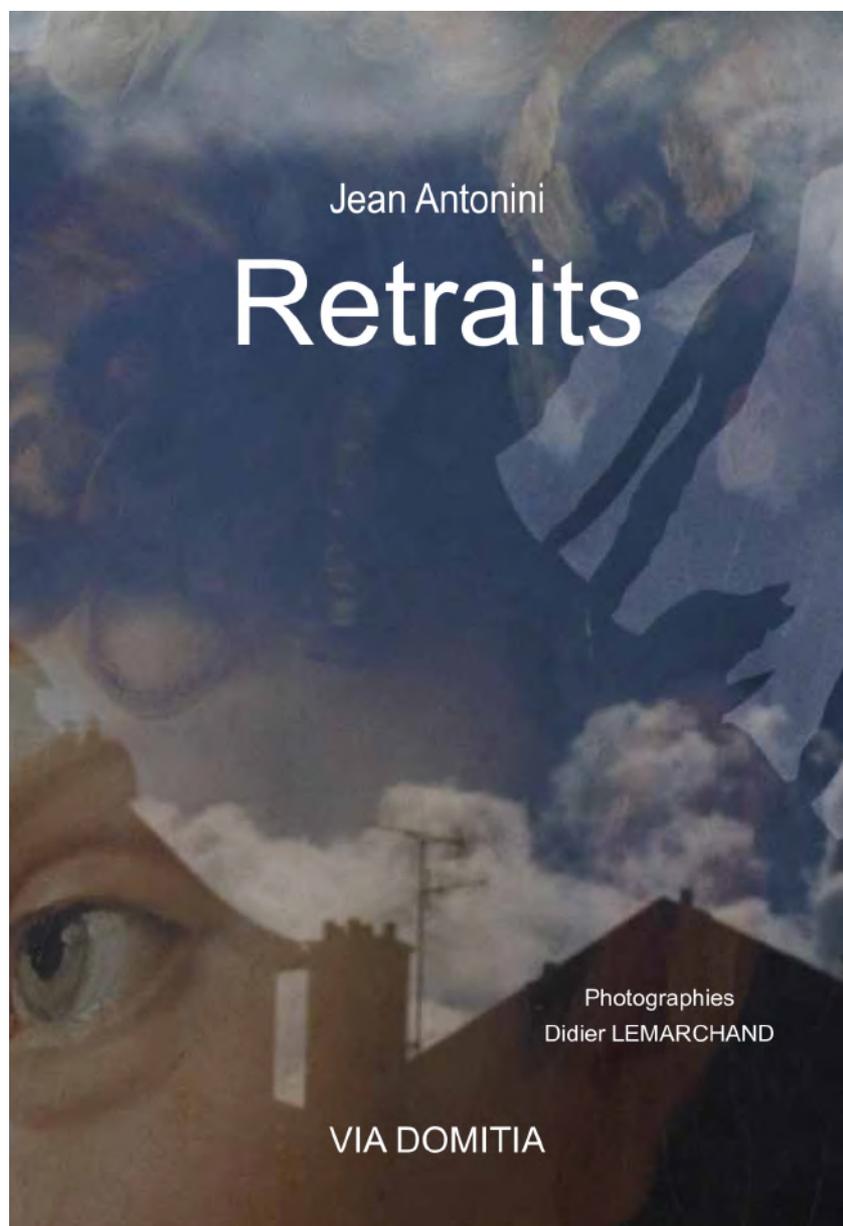
Quand on ne veut utiliser le langage que subrepticement, comme la traduction de pensées silencieuses qui surgissent entre soi et l'espace que l'on traverse, la photo est parfaite.

Que voit-on dans le cadre ? Que voyait-il dans le cadre ? Que vois-tu dans le cadre ?

Ce faisant, les pages de *Retraits*, nourries d'un passé personnel, de réminiscences et de fantaisie, développent des thèmes variés : réflexions sur l'écriture ou la photographie, sur le passage du temps à un tournant de l'existence, celui de la retraite, sur la mort, les rapports entre les êtres, la trace...

Danièle DUTEIL



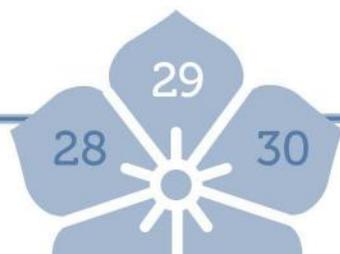


Retraits

Jean ANTONINI

Photographies : Didier LEMARCHAND

Éditions Via Domitia, octobre 2023





Appel à haïbun

❖ Pour *L'écho du haïbun* V 02

« Vacuité » ou Thème libre

Envoi à : danhaibun@yahoo.fr

Échéance : le 1^{er} décembre 2024.

❖ Pour *L'écho du haïbun* V 03

« Puits et fontaines » ou Thème libre

Envoi à : danhaibun@yahoo.fr

Échéance : le 1^{er} juin 2025

